C'est à nous de seconder ses efforts en profitant de son bon vouloir et sa libéralité. Aux pères de familles à détourner leurs enfants de prendre le chemin de l'exil, pour aller s'épuiser au travail dans les manufactures, en les engageant à défricher de nouvelles terres, et en leur démontrant qu'avec du courage et du travail, au lieu de rester mercenaires, ils deviendront leurs maîtres, et seront indépendants d'autrui. Grâce à Dieu, l'autorité paternelle est encore assez puissante et assez respectée parmi nos populations pour être écoutée.

Que les sociétés de colonisation des comtés situés au nord du fleuve St. Laurent se mettent à l'œuvre de suite, que les représentants de chaque comté activent et encouragent la colonisation des localités dont je viens de parler, et qui sont les plus à proximité et les plus commodes, que le clergé prête le concours puissant de sa voix si patriotique et si respectée, et une fois l'élan donné, les colons se dirigeront en grand nombre vers ces régions si avantageuses, et, à une époque qui ne sera peut-être pas très-éloignée, les cantons du Nord seront aussi prospères et aussi riches que le sont maintenant les cantons de l'Est.

Juillet, 1872.

B.

COURRIER D'ONTARIO.

Hé, hé, si nous parlions mariage? Les hommes ne me liront guère, mais, par ce moyen, peut-être, parviendrais-je à faire ma cour aux femmes? Et, certes, je n'en demanderais pas d'avantage.

Vous avez tous appris par les journaux de la dernière quinzaine, que Mlle. Symes, une charmante Québécoise, que Montréal n'a pu garder, faute de fortifications, allait bientôt dire adieu à son nom tout anglais, pour arborer un nom français, un nom de chambellan, un nom de diplomate, un nom qui va la rattacher désormais à la grande épopée Impériale.

Il y a deux sortes de noblesse aujourd'hui, en France; la vieille noblesse, celle d'avant la révolution; et la jeune noblesse, celle de l'Empire, instituée en partie par Napoléon 1^{er}.

C'est un noble de cette dernière catégorie qui va épouser Mlle. Symes. Le premier duc de Bassano date de 1811; vous voyez que pour assister aux croisades, il lui a fallu de grands efforts d'imagination.

Le premier duc de Bassano s'appelait Hugues Bernard Maret, un nom tout à fait plébéien, comme vous voyez. Aussi pendant la révolution, n'eut-il pas plus à émigrer, à la suite des Princes, frères de Louis XVI. qu'à livrer sa tête à la guillotiner, à la suite de tous ceux que vous savez.

Il paraît que jusque en 1791, Maret marcha sur les *Jacobins*. Diable, c'est un peu leste pour un futur duc; mais qui pouvait prévoir à cette époque la grande épopée qui suivrait le 18 brumaire? Alors que, simple avocat, il suivait les séances de l'Assemblée nationale, pour en écrire un *Bulletin*, il fit la connaissance du lieutenant d'artillerie Bonaparte. Mais qui lui eût montré, dans un rêve magnifique, le maître du monde, en ce jeune homme pâle, aux longs cheveux, n'eut sans doute, réussi qu'à provoquer sur ses lèvres un sourire sceptique et railleur.

Et c'est pourtant le petit lieutenant qui devait remplir le monde de crainte, d'épouvante et d'admiration.

Et c'est lui qui devait faire de Maret, bon diplomate, chargé à deux reprises de missions importantes, à Londres et à Naples, pendant la révolution, un duc de Bassano.

Un détail qu'il ne faut pas ignorer; en se rendant à son poste d'ambassadeur à Naples, Maret fut arrêté par les troupes Autrichiennes, qui occupaient le Piémont, et emprisonné dans le fort de Mantoue. Il n'en sortit qu'en 1795 pour être échangé contre la fille de Louis XVI.

Maret entra profondément dans la confiance de Napoléon 1^{er}, qui ne lui laissait presque rien ignorer de ses projets.

"Accompagné de deux secrétaires, dit la notice que j'ai en ce moment sous les yeux, il transportait son cabinet partout où l'Empereur dressait sa tente, rédigeait les *Bulletins* de la Grande-Armée, faisait le travail des titres et décorations, et correspondait avec tous les chefs de service."

Mais ce n'est pas une histoire complète de Maret que je viens vous donner. Hâtons-nous d'ajouter que Maret fut fidèle à Napoléon 1^{er}, et ne le quitta qu'à son départ pour l'Ile d'Elbe. Il accepta le poste de secrétaire d'Etat pendant les cent jours. A la seconde restauration, il dut s'exiler pendant quatre ans. A la révolution de Juillet, il fut nommé pair de France. Il mourut en 1839.

Il laissa deux fils, dont l'un, né en 1803, entra dans la diplomatie sous Louis-Philippe. Il était secrétaire d'ambassade à Bruxelles. Lorsqu'il fut nommé ministre plénipotentiaire à Hesse, en 1837. Après la révolution de Février, il s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon, et devint successivement ministre à Bade, à Hanovre, à Bruxelles en 1852. Au rétablissement de l'Empire, il fut nommé Grand-Chambellan de l'Empereur, Sénateur, et enfin grand-officier de la Légion-d'Honneur en 1855.

C'est le fils de celui-ci qui va épouser Mlle Symes.

Talleyrand, qui n'aimait pas Maret, avait coutume de dire: "je ne connais rien de plus bête que Maret, si ce n'est le duc de Bassano."

Maret comme son maître sortit sain et sauf des désastres de la grande-armée, en Russie; Talleyrand, qui ne perdait jamais l'occasion de faire une malice, disait à ce propos: "Il est faux que tout le matériel de l'armée ait péri, puisque Maret vit encore."

Ajoutons cependant que les deux ennemis se réconcilièrent dans une circonstance solennelle.

On sait que Talleyrand, qui arrangeait sa vie de manière à occuper l'attention jusqu'à la fin, voulut paraître une dernière fois à l'Académie, quelque temps avant sa mort. Il eut à cette occasion un éloge de je ne sais plus qui. On lui fit grande fête chez les immortels.

Comme il descendait de la salle des séances, il fit la rencontre de Maret, et alors le Prince de Bénévent échangea une chaude poignée de mains avec le duc de Bassano...

Les immortels en furent transportés de joie.

Dois-je maintenant vous dire un mot de nos élections? Mon

Dieu, je sais bien que ce serait me réconcilier avec la portion barbe de vos souscripteurs et de vos électeurs. Mais d'un autre côté, il est si ennuyant de s'escrimer sur un sujet tant rebâché.

D'abord, il est bien entendu que M. Currier passe comme une lettre à la poste. Il n'y a pas même d'opposant en ligne.

Un singulier gaillard tout de même, ce M. Currier. Regardez-le, il a l'air du premier-venu. Il est tout à fait modeste d'allures comme de toilette. On le prendrait pour un bon ouvrier de \$30 par mois. Et c'est un homme qui vaut des centaines de mille piastres, et qui continue les affaires, et qui les fait bonnes et qui s'enrichit tous les jours. Il a l'air d'être incapable de jamais vouloir dire deux mots, tant il semble réservé, ennuyé et taciturne. Et pourtant, quand il veut, il fait un bon petit discours, un discours de faits, un discours de chiffres, un discours pratique, comme il en faut en Chambre, à côté des brillants plaidoyers de M. les avocats. Il est populaire à Ottawa, et cela honore Ottawa. J'ignore si ses élections lui coûtent gros, mais je sais que tout obstacle s'écarte devant lui. Rappelez-vous M. McGillivray en 67.

Maintenant quel sera l'heureux vainqueur, de M. Lewis ou de M. Martineau? Les uns parient pour le premier, les autres pour le second. Cela prouve qu'il y a des chances de part et d'autre.

Lorsque M. Lewis a posé sa candidature, ou a fait un tapage du diable. Personne au monde, pas même le Grand Turc, ne pouvait lui faire concurrence. Aujourd'hui, l'on commence à insinuer que M. Martineau pourrait bien l'emporter. Quant à moi, je ne puis dire qu'une chose: Ainsi soit-il.

L'Univers raconte une historiette à propos d'un voyage en Amérique.

Sur le registre de l'hôtel, un voyageur écrivait son nom. Une punaise marchait tranquillement sur la feuille.

— Ah! par exemple, s'écria-t-il, voici qui était fort; je connaissais les puces d'Omaha, les araignées de Kansas-City, la vermine de Fort-Scott; mais dans aucun pays, je n'ai encore vu les punaises venir avec un tel empressement regarder sur le registre de l'hôtel le numéro de ma chambre.

P. S.—Allons, il était dit que M. Currier porterait bonheur à M. Lewis. Que voulez-vous? l'habitude de passer à travers les obstacles... M. Martineau, dont les chances étaient bonnes, disait-on, s'est désisté. Il a donné pour raison de son humble retraite qu'il lui était impossible de décrocher 50 voix protestantes.

Ottawa, il le faut bien, sera donc représenté dans le prochain parlement par deux protestants. Sir John, —souvenons-nous en mes amis,—Sir John avait jeté les yeux sur un catholique, M. Daniel O'Connor, lorsqu'il fut décidé dans les conseils de l'Olympe que la capitale aurait deux représentants. Nos aimables compatriotes protestants en ont jugé autrement; ils nous ont trouvés indignes des honneurs du parlement fédéral.

Après tout, ne nous plaignons pas; ils nous accordent libéralement le patronage de M. Scott à Toronto. Il est vrai que M. Scott a de jolies alliances là-bas... S'ils avaient consenti à ce que l'élément franco-canadien eût sa petite part des honneurs parlementaires, nous nous serions unis ici dans un véritable pays de cocagne. Mais c'eût été trop beau, et les destins ne l'ont point voulu. Résignons nous, mes frères.

CORRESPONDANCE.

ENTRE MM. CAZEAU ET BENJ. PAQUET, ET LE "NOUVEAU-MONDE."
Québec, 25 juillet 1872.

M. le Rédacteur,

Nous avons de nouveau recours à votre obligeance pour repousser les injustes attaques du *Nouveau Monde*, lequel, dans son numéro du 18 du courant, revient à la charge contre nous avec plus de violence que jamais.

Nous répétons pour la troisième fois les mêmes déclarations que nous avons déjà faites dans nos lettres précédentes.

Quant au mémoire des canonistes dont parle le *Nouveau Monde*, Mgr. l'Archevêque nous autorise à dire qu'il n'a aucune objection à ce qu'il soit publié, pourvu que les autres Evêques y consentent; Sa Grandeur serait même heureuse que ce consentement fût donné, quoiqu'elle ne reconnaisse nullement la compétence des journaux et du public, pour juger des questions renfermées dans ce document. Nous sommes également autorisés par Mgr. l'Archevêque à dire que ce mémoire n'a été ni discuté, ni même lu dans l'Assemblée des Evêques, et que l'Evêque de Montréal seul en a pris une copie. Nous avions donc parfaitement raison d'affirmer qu'il n'a pu recevoir une mauvaise note de la part des Evêques.

Le *"Nouveau Monde"* prétend, au sujet de ce même mémoire, que Mgr. l'Archevêque demande instamment aujourd'hui qu'il ne soit pas permis au *"Nouveau Monde"* de le publier. Si ce journal se souciait davantage de ne pas fausser la vérité, il aurait dû citer les propres paroles de Mgr. l'Archevêque qui se contente de dire à Mgr. de Montréal: "Je suis d'avis que cela (la publication du mémoire) ne devrait pas se faire sans la permission des Evêques de la Province." Il y a loin de ces paroles à la demande *"natale"* inventée par le *"Nouveau Monde"*.

Le *"Nouveau Monde"* dit en outre que les Evêques de la Province enseignent et cela unanimement ce qui suit, savoir:

"Que dans toute paroisse catholique romaine érigée par l'Evêque ou l'Administrateur, le dit Evêque ou Administrateur peut créer une fabrique, imposer la dime, et donner le pouvoir de tenir des registres de l'état civil pour cette paroisse et pour les missions qui en dépendent."

Mgr. l'Archevêque nous autorise encore à dire que les Evêques ont décidé unanimement de s'adresser à la législature pour demander que la loi actuellement existante soit amendée de manière à leur accorder les droits et privilèges mentionnés dans la résolution ci-dessus, comme le prouve du reste le passage suivant du procès-verbal de l'Assemblée des Evêques, passage que le *"Nouveau Monde"* a eu le soin d'omettre et qui précède immédiatement la citation qu'il fait à faux contre nous:

"Après discussion, Mgr. l'Archevêque propose le projet suivant d'amendement à la loi existante à être présenté à la considération du gouvernement Provincial."

Par conséquent il existait dans l'esprit des Evêques au moins des doutes sur l'interprétation qu'il faut donner à cette loi existante, et la résolution citée par le *"Nouveau Monde"* ne constate pas ce qui existe mais regarde ce qui devrait exister. Nous nous bornerons à ces rectifications. Quant aux autres

remarques du *"Nouveau Monde"* elle dénotent une telle absence de bonne foi que nous ne jugeons pas à propos de les relever.

Le *"Nouveau Monde"* cherche évidemment à semer partout le scandale et la division: nous ne le suivrons pas sur ce terrain.

Nous avons l'honneur d'être,
Monsieur le Rédacteur,
Vos très humbles serviteurs,
C. F. CAZEAU, Ptre.,
BENJ. PAQUET, Ptre.

STATISTIQUES.

La généalogie de la population des Etats-Unis—La république des Etats-Unis, en 1790, comptait 13 Etats, 400,000 habitants et 820,000 milles carrés; en 1830, quand elle avait Andrew Jackson pour président, elle comptait 24 Etats, avec une population de 13,000,000 d'âmes et une étendue de 1,786,000 milles carrés. En 1860, sous M. Buchanan, elle possédait 33 Etats, avec une population de 31,600,000 âmes et une étendue de 2,963,000 milles carrés.

Les colons qui, en 1776, défièrent l'Angleterre et, en 1783, établirent leur indépendance, descendaient, sans mélange, des puritains qui s'étaient fixés dans la Nouvelle-Angleterre, et des Cavaliers aventureux qui avaient colonisé la Virginie, la Caroline et Baltimore. Dans quelle proportion, d'après le recensement de 1870, les citoyens actuels des Etats-Unis descendent-ils des colons primitifs de race anglo-saxonne?

En prenant des chiffres ronds, la population entière de l'Union est de 38,500,000 âmes, dans laquelle les gens de couleur, nègres, mulâtres, Indiens et Chinois figurent pour 5 millions. Laissant de côté cette catégorie, quels sont les éléments des 33 millions et demi dont se compose la population blanche?

En voici, aussi exactement que possible le dénombrement: individus nés à l'étranger, 5,500,000; nés de père et mère étrangers, 9,740,000; nés de père étranger ou de mère étrangère, 1,160,000; total, 16,400,000. Par conséquent la moitié (16 1/2 sur 33 1/2) sont de naissance étrangère ou nés d'étrangers. Mais cela ne donne pas encore d'une manière exacte et complète la proportion de l'élément étranger dans la population, puisqu'il faudrait faire entrer en ligne de compte les petits-fils et arrière-petits-fils d'étrangers, les descendants des français et des espagnols de la Floride et de la Louisiane, des irlandais qui ont émigré du Canada, etc.

En tenant compte de ces différents faits, l'auteur des calculs que nous rapportons croit pouvoir assigner, sans toutefois établir son assertion par le raisonnement, les proportions suivantes aux divers éléments de la population des Etats-Unis: origine anglaise 46 p. 100; origine irlandaise 16 p. 100; origine allemande 13 p. 100; origine africaine, 12 p. 100; origine anglaise récente 8 p. 100; origine française, espagnole, etc., 5 p. 100.

Les enfants perdus à New York.—Chaque année, pendant les mois d'été, il se perd en moyenne 2,000 enfants dans les rues de New-York; on les conduit aux différents postes de police. Les trois quarts sont réclamés par leur famille quelques heures après leur dépôt. On se figure difficilement à quelles distances les enfants peuvent s'écartier de leur domicile: on a trouvé dans les rues de New-York trois enfants de quatre ans qui venaient d'une distance de trente milles. Ce qui est plus étrange, c'est que les père et mère qui réclament leurs enfants ne les reconnaissent pas toujours, et que parfois même ils se trompent en prenant un autre enfant pour le leur. Il faut quelquefois une semaine tout entière de recherches et de vérifications pour assortir les enfants au gré de toutes les parties.

La mortalité à New-York.—Le *New-York Times* fait remarquer que le chiffre de la mortalité à New-York, pendant les trois premiers mois de cette année, a été plus considérable que celui de Bombay ou de Calcutta, et à peine inférieur à celui de Madras. Pendant que sur 1,000 personnes il en mourait à Londres 24 et à Paris 23, il en mourait à New-York 32. Il résulterait de là que les chances de vie seraient moindres de près d'un tiers à New York qu'à Londres et à Paris.

A Londres, sur une population de 3,251,800 âmes, le nombre des morts violentes, pendant le premier trimestre, a été de 639. A New-York, sur une population de 942,300 âmes seulement, la moyenne des morts violentes est de 33 par semaine, ce qui pour les trois mois, donnerait environ 429; en prenant ce trimestre comme base du calcul pour toute l'année, il meurt de mort violente, par an et par 19,000 habitants, à Londres 8 personnes, à New-York 18 personnes.

FAITS DIVERS.

ÉROCRITÉ.—Nous empruntons le récit suivant à un journal français, la *Gazette du Midi*:

Un crime dont les détails sont presque incroyables vient d'être commis à Saint-Audéol, (Bouches-du-Rhône.)

Vers dix heures du soir, le nommé Nay, garde champêtre à Molléges, retournait de sa tournée de nuit, suivant le chemin de Novès à Molléges. Arrivé à 500 mètres de ce dernier village et côtoyant un tas de paille, il vit un homme qui volait cette paille et qui, se voyant découvert, se sauva de l'autre côté du tas.

Le garde se dirige vers lui, et, le connaissant pour un de ses compatriotes, il veut l'arrêter. Le voleur se défend, terrasse le garde, qui ne s'attendait pas à une résistance quelconque, lui assène une quantité de coups de talon de soulier sur la figure, l'étourdit, puis, saisissant une pierre de 20 kilogrammes à peu près, il le frappa à coups redoublés sur la tête.

Il veut s'assurer si sa victime est morte, et la voyant encore chaude, il prend son tire-paille, instrument en fer à deux becs recourbés, et assène encore huit ou dix coups sur la tête du garde pour l'achever.

Cette fois il le croit mort: il le prend par les aisselles et il veut le charger sur son dos. Ne pouvant y parvenir, il va chercher un gros fagot de bois, couche le garde dessus et veut le traîner. Ce moyen ne lui réussissant pas, il prend les deux pieds de la victime sur ses épaules, et pendant que la tête traîne à terre, il le porte à 20 mètres du lieu de la lutte et le jette dans un vieux puits qui mesure de 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres de profondeur, dont 1 mètre 58 centimètres à 1 mètre 75 était plein d'eau. L'orifice du puits a 75 centimètres environ; sa base, 1 mètre 50 centimètres au moins.

La victime n'est pas morte, la fraîcheur de l'eau la ranima. Cependant l'assassin était allé ramasser une vingtaine de pierres, dont trois, saisies par le parquet, pèsent chacune de